

L'hypothèse biorégionaliste, pour un futur en commun.

Un réseau international multiforme actif depuis 50 ans.

Par Régis Ursini et Swen Ore



« [...] A le prendre largement, toute géographie est écologie... la première tâche de la géographie humaine consiste dans l'étude de l'homme considéré comme un organisme vivant soumis à des conditions déterminées d'existence et réagissant aux excitations reçues du milieu naturel [Maximilien Sorre, 1947, cité par Maurice Saint-Yves, 1963]

Table des matières

1. Le biorégionalisme, un réseau international et multiforme
 - Comment définir la pensée biorégionaliste ?
 - Les origines nord américaines
 - L'approche territorialiste italienne
 - La France, entre démesure, approche collapsologique et géographie alternative
 - Le Grand Paris après l'effondrement
2. Structure et fonctionnement théorique d'une biorégion.
 - Pour un autogouvernement local évolutif
 - Une éthique de l'échelle

Conclusion

Bibliographie

1. Le biorégionalisme, un réseau international et multiforme

Comment définir la pensée biorégionaliste ?

En 1984, non loin de Kansas City aux Etats-Unis d'Amérique, se tient le premier congrès international sur l'approche biorégionaliste. Ce congrès qui s'intitule « *Bioregionalism Rising* » réunit plus de 200 personnes venue pour la plupart d'Amérique du nord, mais aussi d'Europe, d'Afrique du Sud et d'ailleurs. Une définition du concept est proposée en préambule de cet évènement :

« Le biorégionalisme reconnaît, nourrit, soutient et célèbre nos liens locaux avec la terre, les plantes et les animaux, les rivières, les lacs et les océans, l'air, les familles, amis et voisins, les communautés, les traditions autochtones et les systèmes de production et de commerce. Être biorégionaliste, c'est prendre le temps d'apprendre les possibilités locales. »

Ainsi énoncé, le biorégionalisme apparaît bien comme une philosophie par-delà nature et culture, souhaitant ouvrir un nouveau champ d'étude afin de penser et d'organiser la complexité des relations entre les communautés humaines, les institutions gouvernementales, les espèces animales, les écosystèmes (...). Pour le militant écologiste états-unien Peter Berg (1937-2011) , «ce terme venait d'une philosophie tournée vers la vie en pleine nature. Il nous fallait l'adapter à une réalité complexe, élaborer des principes qui s'appliquent aussi aux villes. [...] «Une biorégion est un terrain géographique et un terrain de conscience. [...] Elle] est une zone géographique définie par des caractéristiques naturelles, y compris les bassins versants, le relief, les sols, les qualités géologiques, de plantes et d'animaux indigènes, le climat (...) qui comprend les êtres humains en tant

qu'espèce, en interaction avec ces caractéristiques naturelles » (Waintrop, 2000).

A cela, Peter Berg ajoute que le biorégionalisme ne constitue pas un mouvement idéologique ou politique. Il consiste au contraire en des réseaux multiformes qui s'organisent autour d'une sensibilité commune sur l'unité que forment les écosystèmes, la biodiversité et les activités humaines. D'une certaine manière, l'horizon philosophique de ces réseaux est d'imaginer la possibilité pour l'espèce humaine, composée d'innombrables communautés coopérantes, de vivre dans les limites de la biosphère que composerait quant à elle l'ensemble des biorégions.

Pour l'auteur américain Kirckpatrick Sale (né en 1937), le biorégionalisme implique nécessairement des modes d'organisation décentralisés de la société où les échelles de territoires se caractériseraient par leur pertinence écologique, comme par exemple en se structurant autour des bassins versants. Ainsi, ces territoires seraient habités par des communautés attentives à leur impact sur les écosystèmes et donc soucieuses de suivre un développement technologique et économique soutenable. Selon lui, la biorégion est donc «un lieu défini non pas par des diktats humains, mais par des formes de vie, la topographie, son biotope ; une région gouvernée non par la législature, mais par la nature [...]. Le biorégionalisme exprime ses idées essentielles que je crois nécessaires à la survie de l'humanité sur la terre : la compréhension écologique, la conscience régionale et communautaire, la possibilité de développer un ensemble de sagesse et de spiritualité basée sur la nature, la sensibilité bio centrée, l'organisation sociale décentralisée, l'entraide, et l'humilité des groupes humains. » (Rollet & Schaffner, 2021)

Aujourd'hui, en Europe, le biorégionalisme continue d'évoluer en s'adaptant à de nouveaux contextes géographiques et culturels comme en Italie, où l'on parle des territorialistes, ou

en France où il est question de société écologique du post-urbain.

Les origines nord américaines

Le vocable de «biorégionalisme» est formulé par Judy Goldhaft et Peter Berg qui ont cofondé la "Planet Drum Foundation" en 1973 à San Francisco. Cette fondation, dont le but est de «rechercher, promouvoir et diffuser des informations autour de l'idée de soutenabilité biorégionale» intervient dans des écoles, pour faire découvrir au jeune public leur biorégion, dans l'espoir de faire germer dans leur esprit «l'importance et la beauté de leur lieu de vie». Aujourd'hui, près de 50 ans après sa création, la fondation poursuit son engagement indéfectible à la promotion du projet biorégionale.

Pourtant, l'approche biorégionaliste renvoie à bien plus qu'à la création d'une association écologiste comme il en existait des centaines dans la baie de San Francisco dans les années 70. En vérité, la genèse de la pensée biorégionaliste est plus profondément liée, aux Etats-Unis, à son histoire, à sa géographie et sur lesquels il serait loisible de disserter. Nous soulignerons, plus simplement, le début de la filiation intellectuelle avec les philosophes transcendantalistes comme Ralph Waldo Emerson (1803-1882) et Henry David Thoreau (1817-1862) qui, en posant les bases d'une philosophie de la nature et d'une éthique environnementale, sont communément considéré comme des penseurs «pré-biorégionaux» en même temps que pré-écologistes qui ont largement influencé des auteurs comme Aldo Leopold (1887-1948), forestier et écologue, qui proposa le terme de «*land ethic* » (éthique de la terre).

C'est également aux Etats-Unis que George Perkins Marsh (1801-1882), considéré comme le premier écologiste

d'Amérique, publie en 1864 (deux ans avant que le terme « écologie » soit créée par le zoologiste allemand Ernst Haeckel¹) l'ouvrage « *L'Homme et la nature* » première analyse systémique de l'impact destructif de l'humanité sur l'environnement. La prise de conscience est telle que la première grande ONG de défense de la nature le « Sierra Club » est créé en 1892 à San Francisco par John Muir, écrivain, naturaliste du sauvage et militant de la protection de la nature.

Dans son ouvrage "L'art d'habiter la Terre. La vision biorégionaliste", publié en 1985, Kirkpatrick Sale, rend un hommage à plusieurs autres pré-biorégionalistes : l'historien Frederick Jackson Turner (1861-1932), le théoricien de la notion de « *frontier* » ligne marquant la zone limite de l'implantation des populations d'origine européenne et qui imaginait l'Amérique comme un assemblage de « sections » géographiques ; Lewis Mumford (1895-1990), historien des technologies et des sciences, cofondateur du RPAA « *Regional Plan Association of America* » (1923-1933), qui considérait que « la réanimation et la reconstruction des régions, en tant qu'œuvres d'art collectif, est la grande tâche de la politique de la génération à venir » ; et surtout Howard T. Odum (1924-2002), écologue américain pionniers de l'écologie des écosystèmes, et auteur avec Harry Estill Moore (1897-1966), en 1938 de la somme inégalée, « *American Regionalism: A Cultural-historical Approach to National Integration* ».

De manière générale, le biorégionalisme s'ancre donc comme un courant philosophique et un mouvement social qui cristallise des idées présentes depuis fort longtemps dans la culture états-unienne (Julie Celnik, 2015). Toujours en ce qui concerne les pré-régionalistes, Kirkpatrick Sale souligne le

¹ Selon l'historien Patrick Matagne (2003), cela permet à Haeckel de prendre acte de la pensée darwinienne. Rien à voir donc avec l'arrivée des « écologistes » et la naissance de l'écologie politique dans les années 70...

modèle des sociétés amérindiennes, les premiers sur le continent nord-américain, et prend pour exemple les peuples Algonquins de l'est qui connaissent leurs terres aussi bien que les écologistes modernes les connaissent. Sale, affirme qu'ils étaient inconsciemment des biorégionalistes précurseurs. En cela, le biorégionalisme est bel et bien une approche inhérente aux cultures de peuples ancestraux, de ceux qui connaissent le mieux la nature.



Dessin de Rob Messick, extrait de « Home. A Regional Reader » (1990)

Le professeur d'aménagement du territoire et spécialiste des biorégions Doug Aberley raconte comment dans les années 60, Judy Goldhaft et Peter Berg ont été influencés par les auteurs de la « beat-génération » comme Jack Kerouac,

Allen Ginsberg ou le poète Garry Snyder² (ce dernier dont Peter Berg était très proche) tous actifs au sein du courant de contre-culture.

Si le concept naît de façon intuitive, ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard, qu'il fera son entrée dans les essais universitaires. En 1985 paraît l'ouvrage « *Dwellers in the Land : The Bioregional Vision* » ("L'art d'habiter la Terre. La vision biorégionaliste") sous la plume de l'essayiste américain Kirkpatrick Sale. Ce dernier avait déjà publié des réquisitoires contre le culte de la *bigness* et la démesure des systèmes techniques et administratifs. Aussi, l'idée de créer une société véritablement écologique était romancée, dix ans plus tôt en 1975, par l'ouvrage « *Écotopia* » d'Ernest Callenbach, où trois États de la côte ouest des États-Unis décident de faire sécession et de construire une société écologique radicale. Cet ouvrage a largement influencé le mouvement biorégionaliste – notamment sa branche sécessionniste - en Cascadia (nord-ouest du continent nord-américain) dont il constitue l'un des mythes fondateurs (Abbott).

En résumé, le biorégionalisme états-unien, alors qu'il constitue l'un des principaux courants de l'écologisme en Amérique du Nord, s'est autant inspiré de la critique environnementaliste du capitalisme productiviste du XIX^{ème}, des formes artistiques, philosophiques et littéraires de la beat-génération des années 60, de l'écologie sociale de Murray Bookchin que d'une écologie scientifique comme celle de Raymond Dasmann (1919-2002) qui fut l'instigateur du Programme sur l'Homme et la biosphère (*Man and the Biosphere*) de

² Gary Snyder, poète du sauvage, traducteur, héritier de la pensée de Henry David Thoreau, est une figure importante au sein des mouvements de la *Beat Generation*, de l'écologie profonde (il aura une amitié avec Arne Naes). Précisons que Snyder est particulièrement influencé par la pensée bouddhiste et asiatique, ainsi que par les mythes amérindiens. Ainsi, après 10 ans au Japon, de retour aux États-Unis en 1969, il achète des terres avec Allen Ginsberg à North San Juan dans la Sierra Nevada, c'est dans cette communauté rurale qu'il bâtit sa maison. Dès lors, il développe et met en pratique ses concepts de « *réhabilitation* » du territoire et de « *biorégionalisme* ».

l'Unesco et avec qui Peter Berg a co-écrit plusieurs articles. Ce courant porte l'idée d'une écologie située, ancrée dans les mœurs de peuples « *réhabitants* » pleinement conscients et capables de prendre soin des lieux où ils vivent.

L'approche territorialiste italienne

L'une des tous premiers ouvrages Italiens consacrées au biorégionalisme états-unien paraît en 1994 sous le titre "*Bioregione, nuova dimensione per l'umanità*", il consiste essentiellement en une compilation de textes américains par Fabrizio Zani . Avant cela, plusieurs revues, dont notamment la revue *Lato Selvatico (Sentiero Bioregionale, 50 numéros de 1992 à 2017)* dirigée par Giuseppe Moretti écrivain et paysans³, avait contribué à diffuser le concept dans les milieux associatifs, militants et intellectuels.

La toile de fond européenne étant très dissemblable du cadre nord-américain, le concept de biorégion évolue alors dans le contexte Italien marqué par l'essor de la sensibilité environnementale et patrimoniale. Il se développe un peu avant les années 2000, un vaste mouvement nommé « territorialiste » dont Alberto Magnaghi, architecte et urbaniste⁴ est l'une des figures majeures Aussi, Magnaghi développe une idée de projet d'aménagement du territoire réellement attentif aux identités et aux lieux, en opposition à une tradition moderniste d'un urbanisme dit « progressiste » considérée comme autoritaire et « a-topique » (marqué par Le Corbusier et les Congrès Internationaux d'Architecture Moderne – CIAM).

³ Giuseppe Moretti, rencontra Berg et Goldhaft dès 1991, et se lie d'amitié avec le poète Gary Snyder.

⁴ Né en 1941, Alberto Magnaghi a été professeur émérite aux Universités de Milan et de Florence où il a dirigé le LaPei « *Laboratorio di Progettazione Ecologica degli Insediamenti* » et présidé l'Association scientifique multidisciplinaire « *Società dei territorialisti/e* ».

Bien qu'Alberto Magnaghi s'inspirent de l'idée de «vivre in situ» (*living in place*) de Peter Berg, l'architecte et enseignant français Mathias Rollot (2018) considère que le territorialisme italiens théorisé par Alberto Magnaghi, par opposition à des biorégionalistes américains « biocentrée», est bien trop « anthropocentrés ». Soutenant le fait que Magnaghi ne cite ni ne connaît vraiment la littérature américaine sur le sujet, Mathias Rollot va jusqu'à percevoir un contresens totale à la notion de "biorégion urbaine" popularisée par Magnaghi, lui refusant par là, l'appartenance au courant biorégionaliste. Débat stérile et inutile à notre sens, car Peter Berg cite dans ses écrits que la division ville-campagne pourrait être résolue par une approche biorégionale.

Selon l'acception d'Alberto Magnaghi formulé dans «*La Biorégion urbaine* » (2014)⁵, ce qui distingue l'approche territorialiste italienne, du biorégionalisme nord-américain, est que le territoire n'existe pas dans la nature; il est produit par l'homme pour qui est inné «*l'art de construire son propre milieu de vie dans les formes culturelles*».

Pour une frange des territorialistes italien, le retour au territoire ne signifie donc pas le retour à des formes de vie particulière ou à des systèmes socioéconomiques et culturels du passé. Le retour au territoire renvoie au respect des conditions de vie soutenables et durables de l'espèce humaine sur la terre. Ceci implique une « *conscience du lieu* » qui s'acquiert à travers un parcours de transformation culturelle des biens communs territoriaux (matériels et relationnels) en tant qu'éléments essentiels pour la reproduction de la vie individuelle et collective, biologique et culturelle» (Magnaghi, 2010).

⁵ Fruit d'une écriture remaniée de plusieurs textes de Magnaghi précédemment publié en langue italienne de 2012 à 2014

La France, entre démesure, approche collapsologique et géographie alternative

La démesure du modèle des mégalofoles

De l'Italie, le concept de biorégionalisme gagne la France. L'ouvrage d'Alberto Magnaghi, *La biorégion urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun*, paraît en France en 2014 et connaît un certain succès. Ce ne sera qu'un peu plus tardivement que les auteurs américains tels que Kirkpatrick ou Gary Snyder seront traduits. Comme les territorialistes Italiens, l'approche française s'articule fortement sur les questions d'aménagement du territoire à partir des écosystèmes et des habitants. Le réseau des territorialistes, dont il sera question plus loin, explique s'intéresser « aux dynamiques géographiques et aux imaginaires politiques qui les fondent »⁶ et critique l'Etat central à l'origine d'une véritable subordination spatiale".

Par ailleurs, dans un contexte historique où l'urbanité regroupe l'écrasante majorité de la population (et où, dit autrement, la paysannerie a presque entièrement disparue), il ne semble pas déplacé de parler à la suite d'Alberto Magnaghi de « biorégion urbaine ». Le philosophe Thierry Paquot, qui a eu souvent l'occasion d'échanger avec ce dernier, affirme ainsi que le projet est, plutôt que de rompre la barrière entre la ville et la nature, de repenser cette urbanisation délétère pour les hommes et les écosystèmes qu'il y a 50, déjà Bernard Charbonneau appelait la « banlieue totale » et Henri Lefebvre le « rurbain ».

Une ville, rappelle le philosophe de l'urbain Thierry Paquot (né en 1952), c'est l'heureuse combinaison de trois spécificités : 1/ l'*altérité* – on accueille l'autre comme un avantage y compris tout ce qui constitue le monde vivant (la flore, la faune) –, 2/

⁶ <https://reseaudesterritorialistes.fr>

la *diversité* – qu'elle soit sociale, culturelle, économique ou sociale –, et 3/ l'*urbanité* – autrement dit l'hospitalité. Et de préciser, « le devenir urbain du monde et des humains passe par des *biorégions urbaines* qui rassemblent des regroupements humains de tailles variées, afin de préserver la diversité indispensable à la vie en société, avec le moins de contraintes possible... ». Pour parvenir à un équilibre territorial, Thierry Paquot part des propositions de l'homme politique belge - docteur en droit, en sciences sociales et en économie politique - Émile Vandervelde (1866-1938), qui prônait un exode urbain pouvant contrebalancer l'exode rural, et permettre *in fine*, non pas d'inverser la tendance, mais de mieux redistribuer les flux tant démographiques qu'économiques.

Dans son ouvrage « *Mesure et démesure des villes* » (2020), Thierry Paquot met en discussion nombre de thèses d'auteurs anciens et contemporains – auteurs peu voire pas connus en France comme Léopold Kohr (1909-1994) – porteur des concepts d'échelle humaine et de « *small is beautiful* » -, Kirkpatrick Sale ou Peter Berg. En premier lieu, le philosophe s'interroge sur la taille idéale des villes et des territoires, l'auteur pense qu'il est urgent de faire décroître les mégalopoles, et se questionne à l'heure des pandémies: ne faut-il pas revoir autant le modèle des mégalopoles qui sont de plus en plus invivables que celui de la métropolisation qui concentre emplois et richesses dans quelques capitales régionales ?

Aujourd'hui, en 2022, alors que la société liquide (Z.Bauman, 2006) comme +le capitalisme liquide (T.Pacot, 2006) continuent de perturber les équilibres écosystémiques, modifier le climat, gaspiller les ressources « naturelles » et « déménager » les territoires, l'hypothèse biorégionaliste est de plus en plus considéré comme le dernier sursaut face à

l'écocide et à la théorie de l'effondrement popularisé par la « collapsologie ».

Le Grand Paris après l'effondrement

A l'initiative d'Agnès Sinai, essayiste et journaliste environnementale, l'Institut Momentum qu'elle a co-fondée avec Yves Cochet, s'inscrit dans le courant de pensée de la collapsologie qui envisage les risques d'effondrement de la civilisation industrielle et ses conséquences.

Suite à une commande du *Forum Vies Mobiles* (think tank de la SNCF), l'Institut a développé un scénario prospectif où l'Île-de-France est imaginée en 2050 dans un contexte de rareté de l'énergie et où les activités sociales et productives seront organisées à de plus petites échelles : *Le Grand Paris après l'effondrement - Pistes pour une Île-de-France biorégionale*⁷. Il va sans dire que ce scénario est aux antipodes du développement métropolitain actuellement mis en œuvre par les institutions du Grand Paris.

A partir du constat d'une expansion sans limite de la mégalopole parisienne qui, en puisant en continu dans des sources de sustentation de plus en plus lointaine (alimentation, énergie, etc.) est sortie de son bassin de subsistance et ne produit plus que 10% de ce qu'elle consomme, l'Institut a posé l'hypothèse de dédensification de la capitale française au travers d'un processus de décentralisation et de "déhiérarchisation". Pour ce faire, le concept de biorégions a été mobilisée « comme un outil anthropologique ». Autonomie alimentaire et nouvelles

⁷ Publié chez Wildproject en août 2020. En dernier lieu, le 21 octobre 2021, le rapport *Biorégions l'Île-de-France 2050*, a été présenté lors du colloque sur le design et l'organisation de la ville biorégionale (*The Bioregional City Planning & Design – Towards the recovery of the urban/rural metabolic rift*) organisé par l'École d'Architecture de l'Université de Florence en Italie, haut lieu de la pensée biorégionale, impulsé par Alberto Magnaghi.

alliances villes-campagnes leurs permettent d'étudier la biorégion du passé pour inventer celle du futur.

Pour une géographie véritablement alternative

Composé de chercheur-euse-s, praticien-ne-s, militant-e-s et de plusieurs organisations impliquées sur le terrain, le Réseau des Territorialistes (RT) s'intéresse aux dynamiques géographiques et aux imaginaires politiques qui les fondent. Là encore la dénonciation du système métropolitain, qu'il qualifie de toxique pour les êtres vivants, est sans concession.

Lors des "États Généraux pour une société écologique du post-urbain" (post-urbain.org), ouvert par un groupe de géographes et politistes, les participants affirment que c'est par des démonstrations de pratiques de modes de vie déjà à l'oeuvre et par des expériences à mener dans les territoires que cette société est à réinventer. Cela passe pour eux par une réorganisation spatiale du peuplement au profit de milieux et cadres de vie à taille humaine et écologique.

Dans la note d'analyse de la société écologique du post-urbain, les thématiques développées sont celles de la décroissance urbaine, la question sociale au sein du post-urbain ou encore le renouvellement des pratiques et des savoir-faire de la Terre. Il convient selon les auteurs de mener un examen critique sur le découpage et l'organisation - politique, économique, et sociale - du territoire français.

Alors que le biorégionalisme a le vent en poupe, et fait l'objet d'abus interprétatifs, affirment-ils, il est de notre ressort d'en proposer une version clairement inclusive. La géographie alternative se doit donc de défendre et proposer un autre référentiel que celui de la dépossession par la dépendance et le déni. Pour cette raison, les biorégions s'affirment non pas comme un périmètre mais comme un référentiel d'empuissantement des localités et de réorganisation des

socio-écosystèmes, et ce par les considérations relatives au vivant.

2. Structure et fonctionnement théorique d'une biorégion.

Pour un autogouvernement local évolutif

Le biorégionalisme s'est constitué autour de certains principes moteurs, ou valeurs, qui apparaissent comme typiquement états-uniens. C'est le cas notamment des notions de communauté (*community*), d'autonomie (*self-reliance*), ou encore de responsabilité (*responsibility*), valeurs fondatrices de la civilisation étasunienne mises en avant par les biorégionalistes. Par la suite, des intellectuels telle que l'essayiste Kirkpatrick Sale , Douglas Aberley cartographe-urbaniste (né en 1951), ou encore Vincent Michael Ginnis (auteur de *Bioregionalism* sortie en 1999) ont théorisé et porté de façon plus universitaire les concepts et postulats initiaux du mouvement.

Pour le biorégionaliste Doug Aberley, l'idée de décentralisation et de gouvernance directe, par le bas, s'est très tôt imposée comme principe moteur de la doctrine. S'appuyant sur l'essai fondateur du mouvement, « *Reinhabiting California* » de Peter Berg et Raymond Dasmann, il explique qu'une gouvernance décentralisée écologique et démocratique est le droit inaliénable (*unalienable right*) de la doctrine biorégionaliste (J.Celnick, 2015). En proposant de repenser le territoire en fonction des écosystèmes, le modèle biorégionaliste, remet en cause le découpage administratif et le concept d'Etat-nation.

L'autonomie politique constitue ainsi un aspect majeur du biorégionalisme, où la démocratie directe s'impose comme forme d'organisation politique. Pour les biorégionalistes, c'est

avant tout aux citoyens de gouverner leur territoire, et non à une entité gouvernementale centralisée et perçue comme technocratique (Aberley). Le biorégionalisme est donc en opposition forte avec les institutions gouvernementales actuelles, bureaucratiques et centralisées, mais en phase avec la notion de communauté, si chère aux états-unis (J.Celnick, 2015).

Cette approche de la politique est naturellement très largement influencée par l'écologie sociale fondée et théorisée en particulier par Murray Bookchin, fondateur de l'écologie sociale, élaborée dans les années 60. Ce dernier, jugeant en effet que le capitalisme périra d'une « tumeur incontrôlable » qui détruira son hôte [l'homme et son environnement], un éco-anarchisme devient nécessaire. Il soutient ainsi que « la seule alternative à l'État-nation réside dans des municipalités démocratisées libertaires, unies en confédération » : « Démocratisons la république et radicalisons la démocratie. » (Bookchin, 2018). Ce projet de décentralisation et de démocratie radicale est au coeur de la pensée biorégionaliste.

Evidemment, les penseurs et les praticiens qui ont forgés et facilité la création du biorégionalisme, dans de nombreux territoires à travers le monde, n'ignorent pas qu'il n'est pas encore à l'agenda des femmes et hommes politiques, et cela même s'il est à l'ordre du jour établi par les désastres écologiques planétaires (...). Pour Murray Bookchin, la résolution du dilemme entre descendre dans la rue ou dans l'arène politique, se trouve dans le municipalisme libertaire. Pour lui, la ville face à son histoire constitue la première étape pour un biorégionalisme basé sur des coopérations territoriales en faveur des communs, des services publics et du droit à la ville. Dans son ouvrage visionnaire *“Au-delà de la rareté”* (1971) il écrit : “mais, comme pour l'agriculture, l'application des principes écologiques au domaine

énergétiques présuppose une décentralisation très poussée de la société et une conception authentiquement régionaliste de l'organisation sociale"⁸.

Mais, nous dit Bookchin, la décentralisation ne suffit pas, si l'on désire faire progresser l'unité et la stabilité du monde naturel, ainsi que son harmonie, il faut préserver et développer la variété (et non l'uniformisation). L'espèce qui réussit à enrichir sa niche dans l'environnement enrichit également l'état écologique de l'ensemble. Et Bookchin de citer Herbert Read « le progrès se mesure au degré de différenciation interne d'une société »⁹.

Dans un texte datant de 1992, « *Accéder au bassin versant* », Gary Snyder nous parle par exemple d'un groupe de gestionnaires des terres fédérales et des terres d'État basé en Californie, dans leur « mémorandum d'entente », Snyder s'arrête sur une proposition, celle qui touche à la création de « conseils biorégionaux » susceptible d'avoir leur mot à dire dans le processus décisionnel. Or, il se trouve que les avocats du biorégionalisme pensent eux aussi que les « conseils biorégionaux » sont les éléments de base d'une stratégie à long terme pour une durabilité sociale et environnementale. Plus loin, il précise : « si cet accord commun était imposé d'en haut, ça n'irait nulle part. Seul un engagement populaire sur le long terme pour préserver le territoire peut apporter la stabilité politique et sociale nécessaire à la conservation de la richesse biologique des régions californiennes ».

Dans son ouvrage "*Cultiver une politique des lieux de vie*" (1986), Peter Berg s'efforce de décrire le devenir des gouvernements évolutifs à l'échelle des bassins versants. Une politique biorégionale, affirme-t-il, prend son origine avec des

⁸ Initialement publié sous le titre *Ecology and Revolutionary Thought* (1964), dans *Post-Scarcity Anarchism*. Traduction française de Daniel Blanchard et Helen Arnold dans *Pour une société écologique* (1976), Christian Bourgois.

⁹ Ibid.

individus qui s'identifient à des lieux réels et trouvent des voies pour interagir de façon positive avec la toile du vivant autour d'eux. Il fait ensuite la promotion de ce qu'il nomme des conseils de bassin versant, reliés entre eux par une fédération ou des congrès biorégionaux, formant ainsi un corps indépendant capable selon lui d'affronter les institutions gouvernementales classiques pour défendre une position.

En Europe, cette réflexion autour de la décentralisation du pouvoir se retrouve autour de la notion de « bien commun ». Dans l'essai conclusive *Mettre en commun le patrimoine territorial: de la participation à l'autogouvernement* du livre *La conscience du lieu* (Magnaghi, 2017), l'auteur souligne qu'à la différence des biens naturels, qui préexistent à leur utilisation comme ressources, les biens communs territoriaux en tant que produits de l'action humaine, restent en vie seulement grâce au soins collectifs qui leur sont prodigués; ils doivent, affirme Magnaghi, se concrétiser au moyen de formes expérimentales de gestion qui ont déjà cours dans plusieurs parties du monde, et desquelles on propose l'intégration dans de nouveaux instituts d'autogouvernement local solidaire et fédératif. Pour Magnaghi, le concept de territoire est compris comme un bien commun impliquant une activité de *commoning* avec les habitants locaux traditionnels et les « nouveaux habitants», y compris les immigrants extracommunautaires.

Une éthique de l'échelle

Dans le contexte européen, la question de la structuration des biorégions s'est plus particulièrement construite autour du problème des échelles. Dans un article de N. Celnik de 2020¹⁰, la française Agnès Sinaï affirme ainsi que le biorégionalisme n'est pas un courant politique mais plutôt une «éthique de

¹⁰ Voir bibliographie

l'échelle». Pour Mathias Rollot, «il a des conséquences politiques, plus qu'il n'est politique». Selon eux, le biorégionalisme est donc avant tout un outil conceptuel permettant de penser une échelle d'un territoire intégrant des approches alternatives déjà existantes comme l'agroécologie ou les communautés énergétiques.

Pour le philosophe Thierry Paquot, le biorégionalisme propose donc un véritable changement de paradigme qui s'oppose à notre rapport actuel au territoire. Selon lui, la biorégion a fait son chemin et défini pour de plus en plus de personnes une approche qui prend en compte les composantes morphologiques et écologiques des territoires afin de s'émanciper des limites administratives actuelles et de trouver de nouveaux équilibres.

Cette recherche des équilibres territoriaux s'appuie fortement sur la démarche écologico-géographico-patrimoniale du territorialiste italien Alberto Magnaghi. Pour Thierry Paquot, le biorégionalisme est moins une vue de l'esprit, un idéal à atteindre, qu'une méthode, qu'il qualifie de « processuelle, transversale et interrelationnelle ».

Dans « Le projet local » («Il progetto locale», publié en 2000), le territorialiste italien, qui a aussi rédigé la " Charte de la nouvelle municipalité " présentée en 2002 à Porto Alegre (Brésil), sur fond de mondialisation et à rebours des idées reçues, invite le lecteur à s'initier aux concepts de patrimoine territorial et d'auto-développement local durable. Au développement durable, Alberto Magnaghi oppose un développement local auto-soutenable, pour qui il faut savoir construire un projet de territoire, en identifiant avec précision tout ce qu'il appelle les matériaux du territoire. Pour l'urbaniste, auto-soutenable signifie aménager la biorégion, développer la souveraineté alimentaire et énergétique,

poursuivre la « clôture locale des cycles » (des eaux, des déchets, de la production consommation, etc) et réduire l'empreinte écologique.

3. Conclusion

Comme nous l'avons vu, Elisée Reclus nous proposait déjà à la fin du 19ème siècle le terme de « géographie sociale », soulignant la nécessaire réorganisation des relations spatiales entre ville et campagne. Émile Vandervelde (1866-1938) en Belgique, lui aussi, prônait un exode urbain pouvant contrebalancer l'exode rural, pour mieux redistribuer les flux tant démographiques qu'économiques. Bien plus tard, dans les années 1970, Peter Berg aux Etats-Unis, cite dans ses écrits que la division ville-campagne pourrait être résolue par une approche biorégionale.

Que s'est-il passé entre ces deux périodes éloignées ? Notre civilisation industrielle s'est progressivement affranchie du territoire, réduite à n'être que le simple réceptacle des prothèses techniques, toujours plus nombreuses. Quand bien même, les analyses critiques des effets dévastateurs et "insoutenables" exercés par la métropole contemporaine se sont multipliées un peu partout autour du globe. Ainsi, presque subrepticement, nous sommes sortis de nos bassins de subsistance, l'expansion sans limite, a littéralement mis à sac la planète, nous avons "déménager" les territoires comme le dit Thierry Paquot.

De sorte que les conséquences sont observées en Europe, mais surtout dans les pays du sud, elle vise l'injustice d'un modèle économique qui, en enfermant un pays dans une étroite dépendance, détruit les territoires, humainement, écologiquement mais aussi économiquement. Or, c'est bien l'hypothèse biorégionaliste qui, au travers d'une critique

radicale de l'organisation sociale autour des outils de productions, de transformation et de distribution, propose une version clairement alternative.

Portée par une éthique de vie individuelle et collective, cette réflexion pointe de manière générale la nécessaire reconstruction d'une complexité identitaire construite sur une conscience de son territoire, de ses liens d'interdépendance et d'un souci de justice sociale. Au regard des personnalités qui ont été à la source du biorégionalisme, ce néologisme a d'abord été utilisé pour servir une idéologie politique éco-anarchiste, écoféministe, antiraciale, mais aussi philosophiquement animaliste radicalement antispéciste défendant, face à l'exploitation capitaliste industrielle des milieux, un «holisme écologique», c'est-à-dire une approche globale et inclusive de l'état de santé des écosystèmes.

Pour le biorégionaliste Doug Aberley, l'idée de décentralisation et de gouvernance directe, par le bas, s'est très tôt imposée comme principe moteur de la doctrine et d'expliquer qu'une gouvernance décentralisée écologique et démocratique est le droit inaliénable (*unalienable right*) de la doctrine biorégionaliste. On l'aura compris, ce projet de décentralisation et de démocratie radicale est au cœur de la pensée biorégionaliste. Mais, nous dit Bookchin, la décentralisation ne suffit pas, si l'on désire faire progresser l'unité et la stabilité du monde naturel, ainsi que son harmonie, il faut préserver et développer la variété (et non l'uniformisation). Et Bookchin de citer Herbert Read « le progrès se mesure au degré de différenciation interne d'une société ».

Être biorégionaliste, c'est "*prendre le temps d'apprendre les possibilités locales*" nous dit Magnaghi, c'est moins une vue de l'esprit, un idéal à atteindre, qu'une méthode, que Thierry

Paquot qualifie de « processuelle, transversale et interrelationnelle ». Peter Berg ne nous rappelle-t-il pas “*qu'une biorégion est un terrain géographique et un terrain de conscience*”. Aussi, pour Kirckpatrick Sale “le biorégionalisme exprime ses idées essentielles que je crois nécessaires à la survie de l'humanité sur la terre : la compréhension écologique, la conscience régionale et communautaire”.

Sera-t-il, comme l'affirme les membres de la société écologique du post-urbain, par des démonstrations de pratiques de modes de vie déjà à l'œuvre et par des expériences à mener dans les territoires que cette société est à réinventer ? Ou plus précisément que l'hypothèse biorégionaliste est de plus en plus considérée comme le dernier sursaut face à l'écocide et à la théorie de l'effondrement popularisé par la « collapsologie » comme le pense Thierry Pacot ?

En d'autres termes repartir du réel, du vécu, de notre quotidien pour suivre les relations de subsistance, pour ensuite observer les géographies qu'elles induisent et en proposer un nouvel ordonnancement, aligné sur ces géographies de subsistance. En somme, il s'agit de s'efforcer d'élaborer une vision de la liberté, du bonheur, du “bien vivre”, dans les limites de la nécessité, de la nature. C'est ce nouveau récit auquel nous invite la perspective biorégionaliste.

4. Bibliographie

ABERLEY Doug (1999). *Interpreting Bioregionalism. A Story from Many Voices*. Michael McGinnis (dir.). Bioregionalism. New York : Routledge, 1999.

AUDIER Serge (2017). *La société écologique et ses ennemis*. La Découverte.

AUDIER Serge (2019). *L'âge productiviste*. La Découverte.

BAUMAN Zygmunt (2006). *La Vie liquide*. Le Rouergue/ Chambon.

BERG Peter, DASMANN Raymond (1977 – 2019). Réhabiter la Californie (titre original : *Reinhabiting California*). Traduit Par Mathias Rollot. *The Ecologist ; revue EcoRev'*, n°47.

BERG Peter (2020). *Apprendre à se lier à un lieu-de-vie*. Traduit par Mathias Rollot. LHAC - Laboratoire d'Histoire de l'Architecture Contemporaine.

BIEHL Janet (2018). *Écologie ou Catastrophe. La vie de Murray Bookchin*. Traduction d'Élise Gaignebet, L'Amourier éditions.

CELNIK Julie (2014). *A San Francisco, le tambour pour la Terre se fait toujours entendre*. Article publié le 10 janvier dans Reporterre.

<https://reporterre.net/A-San-Francisco-le-tambour-pour-la-Terre-se-fait-toujours-entendre>

CELNIK Julie (2015). *La Cascadia, laboratoire du modèle biorégionaliste étatsunien*. Revue française d'études américaines, N° spécial 145 | pages 117 à 129.

CELNIK Nicolas (2020). *Biorégions, et au milieu coule une frontière*. Enquête du journal libération. <https://>

www.liberation.fr/debats/2020/02/26/bioregions-et-au-milieu-coule-une-frontiere_1779711/

GEDDES Patrick (1925). *The Valley Plan of Civilisation*.

GUERROUE François, ROLLOT Mathias, SCHAFFNER Marin (2021). *Les veines de la Terre*. Anthologie de textes. Marin, Mathias Rollot et François Guerroué, Wildproject Anthologie, 2021.

MAGNAGHI Alberto (2014). *La Biorégion urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun*. Eterotopia Paris.

MAGNAGHI Alberto (2017). *La conscience du lieu*. Eterotopia.

Matagne Patrick (2003). *Aux origines de l'écologie*.

MORIZOT Baptiste (2020). *Manières d'être vivant*. Postface d'Alain Damasio, Actes Sud.

PAQUOT Thierry (2006). *Terre urbaine*. La découverte.

PAQUOT Thierry (2020). *Mesure et démesure des villes*. CNRS Edition.

SALE Kirkpatrick (1985 - 2020). *L'Art d'habiter la Terre. La vision biorégionale* (titre original : *Dwellers in the Land. The Bioregional Vision*). Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Mathias Rollot et Alice Weil, avant-propos de Mathias Rollot, postface de Sébastien Marot. Wildproject, « Domaine sauvage »

ROLLOT Matthias (2018). *Des biorégionalistes américains aux territorialistes italiens*. <https://metropolitiques.eu/Aux-origines-de-la-bioregion.html>

ROLLOT Mathias, SCHAFFNER Marin (2021). *Qu'est-ce qu'une biorégion ?* Petite bibliothèque d'écologie.

SAINT-YVES Maurice (1963). *L'étude du milieu dans l'enseignement de la géographie*. Cahiers de géographie du Québec

SNYDER GARY (2020). *Accéder au bassin-versant*. Terrestres. <https://www.terrestres.org/2020/09/02/accéder-au-bassin-versant/>

SORRE Max (1947). *Les fondements de la géographie humaine, tome i*. Colin, Paris.

STEELE Tom (1999). *Elisée Reclus et Patrick Geddes géographes de l'esprit*. <https://refractions.plusloin.org/spip.php?article352>

WAINTROP Francisco (2000). *Le Hun écolo de San Francisco*. Journal Libération. https://www.liberation.fr/culture/2000/12/27/le-hun-ecolo-de-san-francisco_349166/

Rapport :

Institut Momentum (2020). *Le Grand Paris après l'effondrement - Pistes pour une Île-de-France biorégionale*.

Stabel (2022). *Chiffres clés de l'agriculture 2021*. 2021. <https://statbel.fgov.be/fr/nouvelles/chiffres-cles-de-lagriculture-2021>

Autres ressources :

Ressourcerie biorégions, biorégionalistes, biorégionalismes. Bibliothèques anglophone / francophone / italophone. Par Mathias Rollot. <https://bioregions-bibliotheque.fr>

Le réseau des territorialistes français : <https://reseaudesterritorialistes.fr>